



## Aharon Appelfeld, l'enfant romancier

Masha Itzhaki

► **To cite this version:**

Masha Itzhaki. Aharon Appelfeld, l'enfant romancier. Ivan Jablonka. L'enfant-Shoah, PUF, 2014, 978-2-13-059228-0. <[https://www.puf.com/content/L\\_Enfant-Shoah](https://www.puf.com/content/L_Enfant-Shoah)>. <hal-01348922>

**HAL Id: hal-01348922**

**<https://hal-inalco.archives-ouvertes.fr/hal-01348922>**

Submitted on 28 Jul 2016

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Aharon Appelfeld, l'enfant romancier.

Masha Itzhaki / INALCO

(Chapitre de l'ouvrage collectif *L'enfant-Shoah*, sous la direction d'Ivan Yablonka, PUF, 2014)

« Un homme, et surtout un écrivain, ne peut pas s'enfuir de lui-même. »

(Aharon Appelfeld)

### I. L'enfant et l'arbre

En 1982 Aharon Appelfeld raconte<sup>1</sup> : *en 1944 arrive l'armée rouge. Je savais que c'était les sauveurs. Il y avait des soldats juifs. J'ai avancé avec eux. J'étais leur aide cuisinier aussi. Nous étions au front et moi, à la cuisine. Voilà comment on procédait : on arrivait dans un village, on prenait par force de la nourriture, on préparait à manger et on restait là un jour ou deux, puis on prenait la route vers un autre village. - - - J'ai vécu comme ça environ un an. Je ne me souviens pas des détails. - - - L'armée russe est allée en Bucovine, puis en Roumanie et enfin en Bulgarie. Là je suis resté très peu de temps. Nous étions plusieurs, quatre à cinq enfants au début, et plus tard, neuf. Quelqu'un a proposé de s'enfuir. Nous l'avons fait et nous avons marché à pied jusqu'en Yougoslavie. Les autres étaient plus âgés que moi. J'avais douze ans.*

Un long séjour dans un camp de Juifs déplacés en Italie, à Naples, a précédé le voyage en mer vers la Palestine. Le 24 juillet 1946, après un long voyage en camion, à l'âge de quatorze ans, Erwin Appelfeld embarque sur le bateau *Hagana* (Défense) avec 2678 rescapés clandestins, des enfants et des adolescents pour la plupart d'entre eux. Ce bateau, un ancien navire de guerre canadien adapté pour transporter en tout mille personnes, quitte le port de Bakar, petite ville de la Yougoslavie d'alors, aujourd'hui en Croatie, et débarque à Haïfa une semaine plus tard. Dans *Histoire d'une vie* Appelfeld parle de ce voyage une seule fois (chapitre 16) pour nous raconter une seule histoire, celle de la petite Helga, orpheline de cinq ans dont la jambe avait été amputée. Elle voyageait avec un homme qui l'avait trouvée dans les champs, sur un tas de paille et l'avait adoptée. Elle ne se souvient de rien, sauf de la pluie. Une seule histoire d'une seule petite fille qui englobe en elle toutes les histoires... En route, le bateau, trop chargé, tombe en panne et à la suite d'un appel de S.O.S, il est intercepté par les Britanniques. Tous les « voyageurs » sont incarcérés au camp d'Atlit. Erwin, devenu Aharon, est libéré du camp d'Atlit et accueilli dans le cadre d'*Aliyat ha-No'ar* (Immigration de la jeunesse).<sup>2</sup>

Dans le dix-neuvième chapitre d'*Histoire d'une vie*, Appelfeld résume cette période de sa vie :

*Entre 1946 et 1948, je fus dans le camp d'Aliyat ha-No'ar, et entre 1948 et 1950 j'étudiai à l'école agricole fondée par Rachel Yanait<sup>3</sup> à Ein Kerem<sup>4</sup> ainsi qu'à l'école agricole de Hanna*

<sup>1</sup> A S. Schnitzer dans un entretien publié dans la revue *Bitzaron*.

<sup>2</sup> Pour une étude détaillée de sa vie et son œuvre, voir : M. Itzhaki, *Aharon Appelfeld, le réel et l'imaginaire*, L'Harmattan, Paris, 2011.

<sup>3</sup> L'épouse de Yitzhak Ban Tzevi, le deuxième Président d'Israël.

<sup>4</sup> Près de Jérusalem.

*Meizel à Nahalal<sup>5</sup>. Je vécus quatre ans consécutifs en contact avec la terre, persuadé que mon destin était là. J'aimais la terre et en particulier les arbres dont je m'occupais. J'ai eu ces années-là un emploi du temps limpide. Lever avant le soleil, travail intensif de six heures à huit heures, petit déjeuner complet et parfumé puis travail continu. J'aimais la sieste des chaudes journées d'été. Durant ces années-là, une partie de mon être était en effet endormi. Les années de guerre avaient sombré en moi comme une pierre et je m'attachais de plus en plus à la terre, à l'hébreu et aux livres que je lisais avec une soif intense.*

Cependant, et malgré cette façade de caractère optimiste empruntée par un garçon de quatorze ans, nous pouvons déceler dans la suite du chapitre quelques éléments d'un grand intérêt. Le garçon préfère le travail à la plantation des arbres plutôt qu'au potager : « Tu ressens la joie de leur croissance, de leur vie, à chaque saison » dit-il dans son journal intime de l'époque. De plus, il aime travailler seul, « Le travail en commun me donne le vertige. - - - Ce n'est que seul avec moi-même que je grandis et me lie à la terre<sup>6</sup>. » Avec le recul du temps, il semble que même si à cette époque il était certain que sa nouvelle vie dans le nouveau pays, en travaillant la terre en plein air, était la seule vie possible, même s'il pensait que la vie d'avant était morte, son corps et son être transmettaient un autre message : la seule façon de se relier à l'enfant qu'il avait été avant et durant la guerre était de travailler seul et avec les arbres, comme s'il n'avait jamais quitté la campagne silencieuse de ses grands-parents, ni surtout cette solitude si effrayante et si magnifique de la rencontre avec la nature, pendant l'errance dans les forêts au cours de la guerre. Un enfant silencieux, sans parole, en symbiose avec la nature, soit tout petit, marchant le vendredi soir avec son grand-père vers la synagogue à la campagne, soit un peu plus grand, muet par peur et par solitude, cherchant dans les rivières aux forêts les images de ses parents disparus. Ce choix, de travailler les arbres et seul tout en étant déjà un adolescent sauvé dans son nouveau pays, marque peut être le début d'un long processus d'une quête identitaire et confirme une vérité appelfedienne manifeste : faire revivre les souvenirs refoulés n'est possible qu'à travers les fragments ou les déclencheurs physiques. Ce sont eux qui font revivre la mémoire. L'auteur adulte avoue avoir retenu une mémoire enfantine, celle qui ignore les détails de nature historique pour conserver seulement des images ponctuelles, des sentiments forts mais non verbalisés, des couleurs, de ce dynamisme obscur qui constitue les rêves.

Dans cette perspective, il décrit le premier pommier qu'il a croisé à l'entrée de la forêt après avoir échappé le camp:

*De mon entrée dans la forêt je ne me souviens pas, mais je me rappelle l'instant où je me suis retrouvé là-bas, devant un arbre couvert de pommes rouges. J'étais si stupéfait que je fis quelque pas en arrière. Mon corps se souvient mieux que moi de ces pas en arrière. Chaque fois que je fais un faux mouvement du dos ou que je recule, je vois l'arbre et les pommes rouges. Cela faisait plusieurs jours que je n'avais pas mangé, et voici que se dressait devant moi un arbre couvert de fruits. Je n'avais qu'à tendre la main et à cueillir, mais je suis resté debout, paralysé par la surprise.<sup>7</sup>*

Ce court passage est primordial pour comprendre l'impact profond de la rencontre du jeune enfant avec la nature, surtout dans des circonstances si terribles. Sur le plan matériel, et il en parle souvent, il s'agit de la survie : dans la forêt, ce lieu magique et effrayant à la fois on trouve toujours de quoi se nourrir car il y a de fruits et de l'eau partout. Pour un enfant affamé

---

<sup>5</sup> Dans la vallée d'Israël.

<sup>6</sup> *Histoire*, vf., p. 130.

<sup>7</sup> *Histoire*, vf., p. 60

qui vient d'échapper aux conditions invivables du ghetto et du camp, c'est un paradis. Or, la spécificité de la narration d'Appelfeld, dans son occurrence autobiographique tout comme dans le domaine de 'l'imaginaire', réside dans la superposition des strates les plus profondes de son âme au-dessus du concret. Et à ce petit récit anecdotique s'ajoutent deux autres strates, l'une qui touche le dynamisme de la mémoire enfantine, et l'autre qui évoque une conception du panthéisme.

Appelfeld insiste, on l'a dit, sur l'évocation de la mémoire à travers les sensations. A plusieurs reprises il constate que le seul véhicule de la mémoire capable d'empêcher la falsification est de caractère corporel et non pas intellectuel. Noms, dates, lieux, pourraient facilement tomber dans l'oubli, pourtant c'est le corps qui se rappelle le passé. Il suffit d'un geste, d'une façon de se tenir pour faire revivre des souvenirs refoulés. Ainsi, à travers les fragments où les déclencheurs physiques conduisent aux souvenirs de sensations, le point de vue de l'enfant se forme. Et l'auteur adulte avoue avoir retenu une mémoire enfantine, celle qui ignore les détails de nature historique pour conserver seulement des images ponctuelles et des sentiments forts mais non verbalisés. En effet, dans ce passage il évoque le geste du recul, un geste quotidien auquel on ne fait presque jamais attention. Pour lui, qui communique avec son passé d'enfant - en partie encore refoulé - à travers son corps, ce geste provoque une image précise, celle du pommier, qui, grâce à ce langage physique reste gravée dans la mémoire et ensuite, est transmise par l'écriture.

« J'étais si stupéfait » nous dit-il, et puis : « je suis resté debout, paralysé par la surprise. » Un enfant affamé tombe sur une quantité de pommes et n'en touche aucune, un fait qui ne s'explique que d'une seule façon : il ne touche à rien car c'est lui qui est touché, il est touché par ce qu'il appellera plus tard, à l'âge adulte, les sentiments religieux fondamentaux. Cette rencontre avec la nature est donc primordiale pour cet enfant seul, errant dans la forêt pour sauver sa vie et qui, inconsciemment absorbe la divinité de toutes parts. Il est donc tout à fait naturel que tout en étant un adolescent agricole en terre d'Israël, il est inconsciemment à la recherche de cet arbre magique qui incarne son passé perdu par un oubli passagère mais obligé à la fois.

## II. Le « nous » qui s'endort.....

Certes, l'arbre est un symbole fort dans l'univers appelfeldien : son rencontre avec le pommier lors de son évasion vers la forêt<sup>8</sup> à l'âge de dix ans, constitue une anecdote d'impact profond et du sens métaphysique. Adolescent, il cherche cet arbre sans le savoir, dans un pays chaud et aride ; adulte, il le trouve gravé dans la mémoire et ensuite, il le transmet par l'écriture.

Mais, encore adolescent dans le cadre d'*Aliyat ha-No'ar*, Appelfeld croyait sa vie d'avant définitivement morte. Dans l'essai « Sur un sentiment instructif et continu » (*Al hargasha ahat manha ve-nimshekhet*<sup>9</sup>) Appelfeld l'autobiographe analyse le processus psychologique vécu par lui-même et par ses camarades, enfants de douze à seize ans. Il en parle à la première personne du pluriel, comme si l'individu endormi en lui n'avait pas encore le droit de se libérer du poids collectif, comme s'il n'avait pas encore gagné son vrai « moi ». Dans le nouveau pays, il y a donc un « nous » de gamins petits et maigres, sans langue, ni habits,

---

<sup>8</sup> *Histoire*, vf., p. 60

<sup>9</sup> Dans : *Essais à la première personne*, Jérusalem 1979, pp. 35-40.

chargés de mystère, touchant la mort, ne sachant pas trop d'où ils viennent et où ils sont. Face à eux, il y a la nouvelle vie, le nouveau paysage et surtout de nombreuses questions incompréhensibles, étranges, portant sur le monde d'ici et ignorant celui de là-bas. Pour y faire face, le « nous » adopte l'oubli. Seul le refoulement excessif permet aux enfants de prendre goût à la vie et de s'intégrer. Il le dit, ils ont bronzé, ils ont pris des forces, ils ont grandi avec l'air pur, la terre et le ciel si bleu. Ils ne parlent de rien et peu à peu même les rêves et les cauchemars disparaissent. C'est une haine de soi, pas celle des criminels, mais celle des victimes, et pour surmonter cette haine, il faut oublier.

L'oubli, si profond, était magnifique, mais la vie était fausse, mensongère, et le réveil douloureux. Un réveil violent suivi d'une soif de tout récupérer : la maison, les parents, le paysage, la neige, le chez-soi. « Il semblait que nous comprenions pour la première fois vers quelle distance inconnue nous étions partis. Comme si toutes ces années (de l'oubli M.I) nous avions été emprisonnés par de mystérieux ennemis qui nous auraient interdit tout contact avec les secrets de nous-mêmes » dit-il. Ces mystérieux ennemis n'étaient, certes, qu'eux-mêmes ; le « je » a surgi plus tard, avec le réveil et l'intériorisation du passé.

La même période racontée par le même « nous » fait l'objet d'un roman intitulé *Mekhvav ha-or* (« Une lumière brûlante »), publié en 1980, donc une année plus tard. Il s'agit de l'histoire d'un groupe de jeunes rescapés qui se trouvent dans une ferme agricole en Palestine et dont le narrateur fait partie : « Nous travaillons dans le potager et l'après-midi nous avons des leçons de Bible et d'hébreu. Les mots nouveaux ne calment pas l'âme. » (p. 133)

En effet, à la différence d'Appelfeld essayiste et autobiographe, qui nous présente cette période avec un certain recul en essayant d'en tirer l'essentiel et d'avancer quelques principes communs sur le processus psychologique du refoulement et de l'acceptation, Appelfeld romancier met l'accent sur la souffrance : les jeunes immigrants souffrent de maux de dents, de problèmes dermatologiques, de cauchemars, d'une sensation de non-appartenance. Ils sont en train de chercher leur place dans ce nouveau pays et n'arrivent pas à franchir les frontières entre eux, « les bizarres étrangers », et la société locale, celle des *sabras*, les « nouveaux Juifs » qui incarnent le mythe sioniste. Or, cette dichotomie que l'on retrouve comme une évidence dans les grandes lignes des études historiques de l'époque, cette ligne si difficile à franchir dont Appelfeld lui-même parle souvent, est trop simpliste tant dans le tissu romanesque que dans la réalité qui lui sert de toile de fond. D'une certaine façon, les victimes de la Shoah sont aussi les anciens, ceux qui ont perdu leur proches, chacun avec ses deuils et ses culpabilités : Clara, la responsable de l'internat est en train de perdre la tête, le concierge de la ferme souffre d'une dépression nerveuse etc.<sup>10</sup>. Ce roman d'auto-narration est une sorte de miroir d'une société tragique et courageuse à la fois, composée de représentants de la survie proprement dite, et de ceux qui, en accueillant ces derniers, ont été forcés de reconnaître la vérité sur leurs propres familles et d'en payer le prix. Ce n'est donc pas un hasard si le roman se termine au moment où le groupe d'adolescents s'engage, peu après la Guerre de l'Indépendance d'Israël, dans l'armée, considérée depuis sa création comme le « melting pot » de la nouvelle société.

---

<sup>10</sup> Voir chapitre 14 du roman.

### III.

#### Le réveil

Jeune homme, Appelfeld commence un long processus qui lui mène vers l'acceptation de son passé en touchant son identité d'antan. Il le fait par un double parcours, celui d'études d'une part et celui de l'écriture de l'autre.

Au cours des années cinquante, après avoir accompli son service militaire, il devient étudiant, lui, qui n'a fait qu'une seule année d'école à son enfance. Son parcours universitaire constitue un choix identitaire : il suit à Jérusalem des cours de littérature yiddish, de lettres hébraïques et de philosophie. Il a parmi ses maîtres les plus grands érudits de l'époque : le philosophe Martin Buber<sup>11</sup>, le grand spécialiste du mysticisme juif Gershom Scholem<sup>12</sup> et, pour la littérature yiddish, le professeur Dov Sadan<sup>13</sup>, le plus grand connaisseur de l'histoire de la littérature juive en yiddish et en hébreu. Sadan a été pour Appelfeld une sorte de guide spirituel qui lui a fait connaître l'ensemble de l'univers culturel juif : l'hassidisme, les Lumières, le Bund et le sionisme. « Pour la première fois de ma vie, j'ai eu une orientation juive. Chez lui, un cours n'était en fait qu'un long dialogue » raconte-t-il. Le choix du yiddish n'est pas dû au hasard. Il confirme les liens toujours existants avec les grands-parents et avec le passé, en constituant un contrepoids par rapport au mythe du *sabra*, à cet univers qui n'appartient pas aux rescapés ». Vingt-cinq ans plus tard, Appelfeld, déjà célèbre, consacre à Dov Sadan un essai intitulé *Le maître* (« Ha-Moreh »<sup>14</sup>). Sur les escaliers du bâtiment Terra-Santa à Jérusalem, là où les cours avaient lieu dans les années cinquante, il lui a montré le chemin du retour vers sa propre âme perplexe, vers son peuple. Appelfeld lui en sera reconnaissant toute sa vie.

A cette époque il publie de poèmes ; son premier recueil de nouvelles, intitulé '*Ashan* (« Fumée ») voit difficilement le jour en 1962. A travers cet ouvrage, son premier en tant que narrateur, qu'il annonce publiquement son choix identitaire : l'intitulé du livre, *Fumée*, indique son contenu. La plupart des nouvelles de ce recueil ont comme personnages principaux des survivants de la Shoah, des gens qui vivent leur passé détachés du présent à l'image des habitués du café Peter, son café préféré à Jérusalem. L'auteur reconstruit de façon implicite leur vécu avant et durant la guerre tel qu'il surgit dans leur quotidien d'après-guerre. Ces personnages, vivant d'une certaine façon à côté de la vie, sont l'antithèse du mythe israélien contemporain. Même si concrètement un grand nombre d'entre eux habitaient le nouveau pays, leur histoire, telle qu'elle surgit de la narration du jeune écrivain, était située ailleurs, dans le temps tout comme dans l'espace. Cette thématique ne convient pas à l'esprit littéraire de l'époque : le bon ton était alors différent, on écrivait sur le kibboutz, les héros de la guerre de l'Indépendance d'Israël ou les pères fondateurs de l'Etat.

En 1971, parallèlement à la parution de son dernier recueil des nouvelles, voit le jour le premier roman, *La peau et la tunique*. Cette œuvre annonce une nouvelle tendance dans le choix littéraire de l'écrivain : depuis, il publie presque exclusivement de romans ou de longues nouvelles. L'intrigue de *La peau et la tunique*<sup>15</sup> se situe dans la Jérusalem de la fin des années quarante et raconte, la non-rencontre d'un couple de survivants qui, après leurs retrouvailles, n'arrivent pas à reconstruire leur vie de famille. Le poids du vécu lors de la

<sup>11</sup> Philosophe, Vienne 1878 - Jérusalem 1965.

<sup>12</sup> Historien et philosophe Juif, spécialiste de la kabbale et de la mystique juive. Berlin 1897 - Jérusalem 1982.

<sup>13</sup> Journaliste, membre du parlement et spécialiste de littérature juive. Galicie 1902 - Jérusalem 1989.

<sup>14</sup> *Essais à la première personne*, 1979.

<sup>15</sup> En hébreu : *Ha'or vehakutonet*.

guerre et le vide créé par l'oubli détruisent leur couple à jamais. Ils passent leur quotidien parmi leurs camarades, chacun porte la souffrance de son passé, chacun mène une vie d'ombre, une survie qui n'a rien à voir avec un rétablissement. Tout en étant physiquement « ici et maintenant », ils sont tous ailleurs, dans le temps tout comme dans l'espace.

« Pourquoi ne pas écrire sur ce qui se passe ici et maintenant ? » La question est sans cesse posée à Appelfeld dont le talent littéraire est reconnu immédiatement, et, il a répondu à maintes reprises ainsi : « un homme, et surtout un écrivain, ne peut pas s'enfuir de lui-même. »

Depuis, durant cinquante ans, il n'a jamais cessé d'écrire et, très souvent il fait écrire ses personnages « imaginaires » comme le dit Bruno Broumhart, le protagoniste du roman *Et la fureur ne s'est pas encore tue*, paru en 2008, à la fin du livre :

*Maintenant, donc, mon travail consiste à écrire et dessiner. Parfois ma vie m'apparaît comme des morceaux épars sans liens, et parfois comme une chaîne continue. L'écriture fait surgir miraculeusement des gens et des lieux que je n'ai pas vus depuis des années. Parfois je suis chez mes parents et parfois plus loin encore, chez mes grands-parents, dans les Carpates... Et il arrive que des lieux où je n'ai jamais été soient plus lumineux pour moi que le lieu où je vis aujourd'hui.*

#### IV. La reconstitution

Le roman *L'homme qui n'a jamais cessé dormir*, paru en hébreu en 2010<sup>16</sup>, est un récit de vie d'un jeune rescapé où le sommeil, le réveil progressif et le retour à la vie s'articulent entre eux. C'est un récit qui a des traits autobiographiques encore plus évidents qu'ailleurs. Le seul protagoniste dénommé Erwin dans l'ensemble de l'œuvre d'Appelfeld est le jeune garçon du roman *La mine de glace*<sup>17</sup>. Dans *L'homme qui n'a jamais cessé dormir* Erwin, le protagoniste, devient Aharon tout comme son créateur ; le camp du transit, le séjour dans le kibboutz, le combat pour acquérir l'hébreu, le contact presque mystique avec sa mère morte, tous ces éléments sont tirés sans doute de l'histoire vraie de l'écrivain et contribuent au caractère autobiographique de l'œuvre. Erwin-Aharon, le narrateur-protagoniste, est un jeune adolescent tombé dans un sommeil profond et sauvé par des rescapés adultes qui l'ont concrètement porté sur leurs épaules endormi, tout au long des chemins de l'Europe d'après-guerre jusqu'à Naples, à un camp du transit. L'histoire de son rétablissement, tout d'abord dans le camp et puis en Palestine, est surtout l'histoire de son réveil progressif et de son retour à la vie, douloureux et complexe, qui doit passer par une blessure physique handicapante d'une part et par l'apprentissage de l'écriture en hébreu de l'autre, un parallélisme typique à la narration appelfeldienne. Or, la question à poser dans le contexte de cet article est avant tout : pourquoi le sommeil ?

---

<sup>16</sup> Ce roman est paru en français (éditions de l'Olivier, 2011) mais avec un titre différent, *Le garçon qui voulait dormir*. Ce titre est erroné et sans aucune justification.

<sup>17</sup> Publié en 1997, ce roman, le seul à se déroulé dans un camp, n'est pas traduit en français.

Pour les survivants qui portent Erwin lors du périple européen, il s'agit d'une manière de récupération physique, comme si l'adolescent était en train de se fortifier de l'intérieur en dormant. Leur regard correspond en fait à la définition la plus courante du sommeil : un état qui nous permet de récupérer pour être capable de réattaquer une nouvelle journée dans de bonnes conditions physiques. Pour eux, il est évident, il ne s'agit pas d'une nouvelle journée mais plutôt d'une nouvelle vie. En vérité, ce sommeil profond d'Erwin n'a rien du corporel. Au contraire, il sert comme un outil pour remplir doucement un vide total, le vide de l'oubli, le vide d'un passé disparu. C'est un sommeil métaphysique où par un vagabondage nocturne, le passé venant visiter le garçon endormi, lui octroie une mémoire. Le mécanisme du rêve est une arme ici pour reconstruire un passé, car selon Appelfeld un homme sans passé est un homme sans avenir et le passé est constitué des souvenirs. Nombreux paragraphes décrivant le monde rêvé illustrent le roman dès le début jusqu'à la dernière page. Elles sont construites toujours en discours direct de dialogues à haute voix avec les morts et d'une mise en scène particulièrement concrète. A leur lecture, on a l'impression que ce monde, tiré du passé et perdu à jamais est plus réel que le présent, et c'est ainsi que le processus psychologique s'achève : autant la vie en dormant semble réelle, les rencontres rêvées avec les parents disparus sont lucides, autant le jeune homme se remplit d'énergie et de la force pour confronter sa vie à lui dans son nouvel univers. La coupure radicale qui résulte du refoulement profond présente un vrai danger pour l'avenir. « La non-acceptation du vécu devient vite un ennemi » dit l'auteur dans *Le retrait*, un essai publié déjà en 1979. Ce garçon qui enfin arrive à rêver au cours de ses sommeils, se met peu à peu à l'écriture car elle aussi est une arme contre l'oubli, le seul moyen de capter les rencontres et les images rêvées et les sauvegarder à jamais, la seule possibilité de reconstruire un passé vivant de « chez soi », de l'immortaliser, tout en sachant qu'il n'existe plus. L'intermédiaire du rêve construit donc par le biais du sommeil la maison magique d'Erwin, celle du passé, oubliée par la rupture radicale de la guerre. L'écriture d'Aharon la sauvegarde. Or paradoxalement, Aharon écrit en hébreu la maison de son enfance, celle de ses parents et ses grands-parents située dans un monde lointain, vécu en allemand et en yiddish et perdu à jamais. Le jeune narrateur qui est une victime de la première génération, arrive à englober son passé dans son présent avec un regard d'espoir sur l'avenir. D'ailleurs, il n'est pas le seul. Le roman décrit un panorama de jeunes rescapés, les amis d'Erwin du camp du transit et du kibboutz. Parmi eux ceux qui arrivent à reconstruire au moins une partie de leur passé (par la musique, par le dessin ou même tout simplement par gardant leurs anciens noms) pour avancer dans l'avenir et ceux qui échouent, ceux qui vivent donc et ceux qui se donnent la mort.

Mais, ce roman avance aussi une vision globale portant un point de vue novateur sur la question de l'identité israélienne. A travers l'histoire du jeune survivant, il propose un discours alternatif à l'ancien discours sioniste du « nouveau Juif ». Il crée un héros qui retrouve, durant la Guerre d'Indépendance d'Israël, une période où l'ethos sioniste est au plein pouvoir, son identité juive perdue et sa culture européenne diasporique, un personnage pour lequel cette retrouvaille est vitale pour surmonter sa faiblesse d'après-guerre, même si elle contredisait l'opinion publique israélienne à cette heure de crise. Cette démarche identitaire, il le considère comme la seule clé capable d'ouvrir les portes vers une intégration vraie et une acceptation honnête de l'autre dans un pays dont la raison d'être est basée sur l'immigration. Pour construire un nouveau « chez soi » il est nécessaire de sauvegarder celui de la diaspora ; pour accepter une nouvelle identité, il est nécessaire d'en inclure l'ancienne. En d'autres termes : tout comme l'Homme, un peuple qui rejette son passé n'a pas un avenir.

Œuvres d'Aharon Appelfeld mentionnés dans l'article :



*Fumée*, Tel-Aviv, 1962.

*La peau et la tunique*, Tel-Aviv, 1971

*Essais à la première personne*, Jérusalem 1979

*Une lumière brulante*, Tel-Aviv, 1980

*Histoire d'une vie*, Jérusalem, 1999, VF 2004

*La mine de glace*, Jérusalem, 1997

*Et la fureur ne s'est pas encore tue*, Tel-Aviv, 2008, VF 2009

*L'homme qui n'a jamais cessé dormir*, Tel Aviv, 2009, VF 2011